

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 1

Artikel: Petites contrariétés de la vie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

B 1344

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c.; de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Petites contrariétés de la vie.

On croit généralement que pour être heureux ici bas, il suffit de posséder, avec une bonne santé, une jolie campagne pour passer la belle saison, un appartement à la ville, confortable et chaud pour l'hiver, une ménagère attentive et d'aimables enfants; plus un cercle de bons amis, avec un cellier bien fourni, pour les régaler de temps en temps sous l'ombrage ou au coin du feu: c'est une erreur. On a beau être riche, bien portant, aimé et estimé des siens, il est dans la vie une foule de petites contrariétés, de légères tribulations sociales ou domestiques auxquelles nul ne peut se soustraire, et dont il faut savoir sagement prendre son parti. Il nous suffira d'en citer quelques exemples.

Causer avec un homme qui, dans un cercle nombreux, vous prenant par le bouton de l'habit, vous tire, vous isole du groupe où vous vous réfugiez, vous incruste dans un angle du salon, et vous y tient bloqué pour vous conter pour la sixième fois une insipide histoire. Ajoutez qu'il a une haleine intolérable et vous parlez dans les yeux ou plutôt dans le nez.

Ou bien encore avec un autre, innocent de tels inconvénients, mais dont l'entretien est humide et dont les paroles ne vous arrivent qu'au travers d'une pluie fine, semblable à la poussière du Staubach.

Raconter une anecdote sur la conclusion de laquelle vous comptez beaucoup, et tout à coup entendre un malencontreux auditeur s'écrier: « Ah! oui... parfaitement... c'est ça... je sais... » et qui, pitoyablement achève le récit pour vous.

Un jour de bise, et marchant au pas accéléré, rencontrer sur son passage un personnage allant du même train, et se gêner de lui faire place en se détournant à droite. Mais se retrouver encore nez à nez avec lui, vu qu'il a eu précisément la même intention que vous. On se

rejette alors précipitamment à gauche et même inconvenient. C'est au point qu'il vous arrive de faire ainsi jusqu'à cinq ou six évolutions consécutives avant de pouvoir librement continuer votre chemin.

Un désappointement plus mortifiant encore, mais heureusement assez rare, c'est le suivant: s'avancer doucement par derrière une connaissance et, dans l'intention de l'intriguer un instant, lui couvrir brusquement les yeux en l'empêchant de se retourner... Puis reconnaître avec confusion que, trompé par une parfaite ressemblance de taille et de costume, cette joyeuse connaissance n'est autre qu'un étranger, homme grave, qui reçoit d'assez mauvaise grâce les excuses que vous lui balbutiez.

S'asseoir avec distraction sur une chaise plus basse que de coutume, et sentir les fondations de l'édifice humain fortement ébranlées par la secousse imprévue qui en résulte.

Pendant la toilette qu'une fois arrivé à cinquante ans, il faut faire avec tant de soin, lorsqu'il vous reste encore quelque envie de plaire, pincer délicatement un cheveu blanc, l'arracher avec vivacité, et s'apercevoir qu'on ne tient au bout de ses doigts qu'un de ces rares cheveux parfaitement noirs que l'on possède encore!

A la campagne, recevoir des mains d'un ami, grand horticulteur, une magnifique pêche de Montreuil, la mettre soigneusement dans sa poche, avec l'intention d'en faire hommage à sa moitié, l'y oublier entièrement, s'asseoir sans précaution.... puis averti par certaine sensation d'humidité, ne retirer du fond de sa poche gluante qu'une épouvantable marmelade!

La toilette du matin, pour peu qu'on la fasse à la hâte, devient souvent la source de mille contrariétés; comme, par exemple, d'enfiler son bas de manière que le bout du pied ne rencontre

que le talon, ou ce qui revient à peu près au même, de plonger son bras dans la poche de côté de son paletot, en croyant l'introduire dans la manche, ce qui fait que votre poignet se trouve arriver dans un cul-de-sac.

Au moment de la douteuse clarté du crépuscule, ayez le malheur de verser le gousset de votre pantalon sur le parquet, et dans la recherche des pièces de monnaie qu'il renfermait, allez-vous-en mettre la main sur un nœud du plancher qui figure précisément une pièce de 50 centimes ou d'un franc... Quelle irritante déception!

Dans un moment de préoccupation, ne vous est-il jamais arrivé de vous surprendre à parler seul et tout haut en cheminant; puis, à la vue d'un passant qui a pu vous entendre, et mu par on ne sait quelle fausse honte, de transformer subitement en chansonnette la suite de votre soliloque?

Empressé de vous régaler d'une nouveauté littéraire, et ne trouvant à votre portée aucune espèce d'instrument tranchant, ne vous est-il jamais arrivé de couper quelques feuillets à l'aide de votre index, puis l'impatience apaisée, de contempler avec effroi l'horrible bavure que vous venez de faire au beau volume?

Daignez croire, chers lecteurs, que ce n'est point dans un but plaisant que nous vous rappelons ces divers déboires, mais bien pour en faire résulter une conséquence morale, engageant chacun de vous à vivre heureux du bonheur qu'il peut avoir sous sa main, sans trop se préoccuper des petites contrariétés dont l'humaine carrière est toujours plus ou moins semée.

Aussi, à l'occasion du renouvellement de l'année, terminons-nous par ces vers tout de circonstance:

Pourquoi sans cesse avoir l'esprit tendu
Sur l'avenir que le ciel nous destine?
Y trop songer, vraiment c'est temps perdu.
L'homme ici bas n'est rien qu'une machine
Que le sort ploie et dirige à son gré,
Au faite un jour, l'autre au dernier degré:

Ainsi le veut la fortune mutine.
Ce vain désir qu'on a de tout prévoir,
A quoi sert-il ? rien qu'à broyer du noir,
A nous troubler, à flétrir l'existence.
Le présent seul cause assez d'embarras ;
Au jour qui luit, bornons notre espérance,
Le lendemain ne nous appartient pas.

Le calendrier.

Le calendrier grégorien, qui est en usage aujourd'hui, est, comme on le sait, le calendrier de Jules-César, réformé par le pape Grégoire XIII à la fin du XVI^e siècle. La réforme grégorienne fit un chemin rapide dans les pays catholiques ; la France l'adopta à la fin de 1582 ; l'Allemagne catholique en 1584 ; les pays protestants au commencement du XVII^e siècle, et l'Angleterre seulement en 1752.

Mais ces modifications donnèrent lieu à plus d'une bizarrerie. La plus étrange est évidemment celle qui résulta de la non-application du nouveau calendrier dans les pays n'obéissant pas à la juridiction spirituelle du pontife romain.

La moitié de l'Europe l'avait adopté, tandis que l'autre moitié datait encore selon l'ancien usage : l'Angleterre, ainsi que nous venons de le dire, ne se décida qu'en 1752.

A cette époque, l'année, en Angleterre, ne commençait que le 25 mars. En la comptant à partir du 1^{er} janvier, il fallait nécessairement supprimer trois mois ; et vous pensez que nombre de personnes n'étaient guère disposées à se laisser vieillir ainsi du jour au lendemain, de tout un trimestre. Les jolies Anglaises, tout particulièrement, livrèrent un combat acharné à la réforme du calendrier. « Qui nous dit, s'écriaient-elles, qu'on ne recommencera pas le même tour de temps en temps ! »

Mais à côté de cette révolte de la coquetterie, il y eut celle des ouvriers anglais, qui, perdant, en apparence, un trimestre de leur année, se livrèrent à des protestations énergiques. Le jour de la proclamation de la loi ordonnant l'adoption du calendrier grégorien, ils parcoururent les rues de Londres en criant : « Rendez-nous nos trois mois ! » Les ministres furent hués à leur passage.

Les Russes, eux, sont restés fidèles au calendrier de Jules-César. Leur année est en retard de douze jours sur le soleil. En 1902, ce retard sera de treize jours.

Au moyen-âge, l'usage de l'Evêché de Lausanne était de commencer l'année le 25 mars, jour de l'Annonciation. Ce jour était en même temps la fête de Notre-Dame, patronne de l'Evêché, et c'est ce qui explique pourquoi, malgré la suppression des cérémonies catholiques, cette fête est restée longtemps populaire. Dans les pays voisins, en Alle-

magne, dans la Suisse allemande et à la cour des princes de Savoie, l'année commençait alors à Noël. En France, à Genève et dans le Chablais, elle commençait à Pâques. A Genève, cet usage fut suivi jusqu'en 1305, époque à laquelle l'évêque *Aymon du Quart* rendit un décret d'après lequel l'année devait désormais être comptée à partir de la fête de Noël.

L'hivai, lo bounan et la nâi.

Quand la nâi recouvèrè tot, que y'a dâi gonclliès contrès lè z'adzès, qu'on ne vâi ni lè bouennès, ni lè terreaux et ni lè derbounâirès ; qu'on ne pâo pas reconnâitrè on tsamp ein sémorè d'on tsamp dè bliâ, et ni on proumâi d'on premiôlà, c'est l'hivai et avoué l'hivai lo bounan.

N'ia rein que fassè rassoveni dâo dzouveno teimps coumeint l'hivai, cè teimps benhirâo iò on allâvè sè ludzi et iò on avâi couâte dè sailli dè l'écoula po s'allâ bombardâ avoué dâi boulès dè nâi et iò on s'amusâvè à allâ fèrè dâi rebattés âo fin coutset d'on crèt po lè rebedoulâ avau, que cein vegnâi adé pe gros po cein que la nâi lâi s'allietfâvè, tant qu'âo moment iò cein s'escarfaillivè et s'escarboouillivè.

Et lo bounan ! l'est adon qu'on sè rdoziessâi lè dzo dévant po poâi medzi dâi bougnets et dâi brecés et po poâi mettè sè chòquès su lo soyi po que lo bouneinfant et la tsaussevilhie lè pouéssont reimpliâ.

Tot cein no fâ vilhio, monsu lo *Conteu*, kâ y'a dza onna vouarba que cein sè passâvè ; mâ n'é pas fauna d'ein mé derè ; binsu que cein n'a diéro tsandzi ; et à vairè la marmaille on pou pertot, lo mondo n'est pas près dè botsi.

L'hivai fâ repeinsâ assebin âo teimps iò n'allâvi à l'écoula, iò on recordâvè lo catsino et iò on fasâi totès sortès d'aleçons.

Yena dè cliâo z'aleçons, cliâ iò on conjugâvè lè verbes m'a fé peinsâ à oquiè. Ein vayeint tsezi la nâi, m'est venu à l'idée que cein porrà fèrè pliési âi z'amis dâo patois dè vairè conjugâ lo verbo *nèrâi* (neiger). Se lo fè, l'est po cliâo qu'âmont lo patois po lo patois et na pas finnameint po recaffâ.

Lo patois qu'on ôt ora n'est pas adé lo vrètablio ; y'ein a que diont : *neidzi*, *ye neidzè*, *ye neidzivrè*. Tot cein n'est pas lo patois dâi vilhio. Vaitse don stu verbo conjugâ :

Nèvâi (neiger).

Ind. présent. — *Ye nôi*, il neige.

Imparfait — *Nèvessâi*, il neigeait.

Passé défini. — *Ye nu*, il neigea.

Passé indéfini. — *L'a nu*, il a neigé.

Passé antérieur. — *L'avâi nu*, il avait neigé.

Futur. — *Nèvetrài*, il neigera.

Cond. présent. — *Nèvetrài*, il neigerait.

» passé. — *L'arâi nu*, il aurait neigé.

Subj. présent. — *Que nussè*, qu'il neige.

» passé. — *Que l'aussè nu*, qu'il ait neigé.

Infinitif. — *Nèvâi*, neiger.

Part. passé. — *Nu*, neigé.

Le Jour de l'An du Siègle.

Dans un de ses derniers numéros de décembre, le *Petit Parisien* publiait un très curieux article auquel nous empruntons les détails qu'on va lire :

Malgré moi, à chaque renouvellement d'année, ma pensée se reporte en arrière et je pense au Jour de l'An du Siègle. Pour les jeunes générations, c'est de l'histoire ancienne. Pour ceux qui étaient alors dans Paris, c'est l'inoubliable souvenir, et le temps qui s'écoule ne diminue guère la sensation de cette époque inouïe.

Le bombardement, la famine, un froid exceptionnel, telles étaient les étrennes de 1871.

Et cependant, comme les autres années, mais d'une façon fort différente toutefois, la grande ville ne laissa pas d'être en fête, le 1^{er} janvier. On s'efforçait vaillamment de se faire illusion, et on ne manqua pas aux habitudes traditionnelles !

On s'envoya mutuellement des cadeaux et des sacs de bonbons — un peu rances, parfois. Mais les marrons glacés, friandise nourrissante, furent surtout en grande faveur.

A défaut de fleurs, la suprême galanterie fut, pour ceux à qui leurs moyens permettaient encore d'être galants, de dénicher pour une amie quelque victuaille communément disparue. Le Jardin d'acclimatation livra alors à prix d'or ses derniers œufs et sacrifia, pour les « détailler », les animaux que, jusque-là, il avait espéré sauver.

Les marchands de comestibles, un mot qui devenait ironique ! ne voulurent pas laisser passer cette solennité sans mettre en vente quelques produits, qui étaient des produits étranges, de quelque nom pompeux qu'ils fussent décorés. Dieu sait ce que contenaient les pâtés, sans croûtes et sans viandes, qui apparurent soudain dans les étalages — pâtés « pour les yeux » surtout.

Dans les diners de famille, chacun apportait son pain, sa ration laborieusement conquise... Et l'on avait le courage de rire, cependant !

Les ballons qui partaient, s'en allant... où le hasard les mènerait, étaient chargés de ces lettres sur papier pelure d'oignon par lesquelles on se rappelait au souvenir des amis de province, on leur rappelait qu'on existait encore ! On leur racontait tout ce qu'on souffrait, allègrement, sans vouloir renoncer, malgré tout, à l'espoir, et on s'amusa à leur donner les prix des denrées : un petit navet, dix sous, un litre d'oignons, sept francs, la livre de trompe d'éléphant, quarante francs !

Sur les boulevards, malgré tout, quelques misérables petites boutiques s'élevaient élevées où de malheureuses femmes, transies de froid, offraient aux passants, flânant en dépit de la bise glaciale, des pantins grotesques qui représentaient Bismark.

Cependant que la canonnade emplissait Paris de sa formidable musique, des spectateurs se trouvaient pourtant pour les matinées théâtrales données à la Comédie-Française, où on récitait un à-propos de M. Manuel, *Bon jour, bon an !* et à la Porte-Saint-Martin.